

Discours à l'occasion de l'inauguration de la statue de Dumont d'Urville à Condé sur Noireau en 1844. Prononcé par G de Pontécoulant

Discours

PRONONCÉ

PAR M. GUSTAVE DE PONTÉCOULANT,

Lieutenant-Colonel

AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, MEMBRE DU CONSEIL-GÉNÉRAL
DU CALVADOS, OFFICIER DE LA LÉGION-
D'HONNEUR,

À l'Inauguration de la Statue

DE

DUMONT-D'URVILLE.

Le 20 Octobre 1844.



Condé-sur-Noireau,

IMPRIMERIE DE J.-P. AUGER, PLACE DE LA BOUCHERIE.
1844.

Quelques-uns de vous, Messieurs, se le rappellent sans doute, ce jeune homme c'était Dumont-d'Urville qui, après avoir terminé au Lycée de Caen le cours brillant de ses études classiques, avait voulu revoir encore une fois sa ville natale, avant de fixer le choix si important, si difficile à son âge, celui de la carrière qu'il allait embrasser.

Nous étions alors à l'époque la plus brillante de l'ère impériale; jours de triomphes et de gloire qui ont coûté depuis bien des douleurs à la France, mais dont toutefois elle s'enorgueillira, car ils ont montré au monde ce que peut un grand peuple lorsqu'il est dirigé par un chef habile qui a su l'apprécier et le comprendre. Napoléon, dans l'immortelle campagne de Prusse, venait de triompher encore une fois de ses ennemis du continent; la paix avait été signée à Tilsitt et les limites du grand empire allaient désormais s'étendre des rives de l'Oder jusqu'à celles de l'Ébre. Mais l'Angleterre, cette éternelle rivale de la grandeur de la France était encore debout et l'on pouvait craindre que, par son or et ses intrigues bien plus redoutables que ses armes, elle ne parvint bientôt à nous susciter de nouveaux adversaires et à ranimer la lutte qui venait de s'éteindre dans les plaines d'Iena et de Friedland.

La paix ne semblait donc qu'une trêve de courte durée, et toute la jeunesse d'alors exaltée par ce parfum de gloire qui enivrait la France entière, ne brûlait, au sortir des écoles, que du désir de servir son pays et de se faire un nom dans nos armées ou de terre ou de mer. C'est donc entre les deux carrières qu'elles ouvraient devant lui que Dumont-d'Urville avait à choisir. Toutes deux étaient sans doute également honorables; mais la marine lui offrait seule le moyen d'appliquer les connaissances variées qu'il venait d'acquérir sur les bancs du collège, et de cultiver le goût dominant qu'il avait montré dès son plus jeune âge pour les sciences exactes. C'est en effet dans l'art de la navigation que les Mathématiques et l'Astronomie trouvent la plus belle application qu'elles puissent faire de leurs brillantes théories. Ce sont elles qui

Messieurs et chers Compatriotes,

A pareille heure, le 22 Octobre 1807, sur cette même place où tout un peuple se presse pour rendre d'immortels honneurs à l'un de vos plus illustres concitoyens, un jeune homme passait solitaire. Son front large et intelligent était sombre et soucieux; ses yeux égarés vers la terre et s'embraient chercher jusque dans ses profondeurs la solution d'un doute qui embarrassait ses esprits. Tout-à-coup ce jeune homme s'arrête, son front se relève avec fierté, ses regards se tournent avec confiance vers le ciel; la sérénité enfin a reparu sur son visage et tout son maintien décèle le calme et l'assurance que donne toujours à l'homme énergique une résolution invariablement arrêtée.

conduisent le marin au milieu des écueils, lorsque de tous côtés enfermé entre la mer et le ciel, il n'a plus pour se guider que la tremblante lueur des étoiles. Grâce aux progrès de ces deux sciences l'univers entier lui est ouvert; il peut parcourir toute l'étendue de l'Océan sans jamais s'égarer dans sa route. Franchir la ligne, dépasser les tropiques, s'approcher des pôles sont pour lui des entreprises faciles. Il court dans des climats lointains découvrir des terres ignorées, des peuples inconnus. Tantôt il sert l'humanité tout entière en explorant et en signalant à ses successeurs des rescifs menaçants, des passages dangereux. Tantôt il ouvre au commerce de sa patrie des débouchés nouveaux, en promenant notre pavillon d'un bout du monde à l'autre, et en faisant retentir le nom de la France sur des rivages où la civilisation n'était pas encore parvenue.

Tels sont, messieurs, les éminents services que la marine peut rendre au pays, mais n'oublions pas quels sacrifices, quel dévouement elle exige de celui qui lui consacre sa vie. Une surveillance sans relâche, une activité de tous les moments, une fermeté inébranlable contre laquelle les obstacles se brisent, sont des qualités qui lui sont indispensables et que la nature seule peut donner. Mais ce n'est rien encore; il faut que pendant de longues années il s'arrache au sol de la patrie, aux affections de la famille, aux douceurs du foyer domestique. Il faut que désormais toutes ses facultés, tous ses intérêts, toutes ses affections se concentrent sur cet assemblage de quelques planches qui va le porter aux extrémités de la terre, et peut-être l'engloutir avec lui sans laisser même après soi aucune trace de son passage! Ne nous étonnons donc plus qu'avant d'embrasser une carrière hérissée de tant de périls, de tant de fatigues, de tant d'abnégation, nous ayons vu Dumont-d'Urville hésiter un moment; mais aussi, lorsque nous aurons montré que tous les talents, que toutes les vertus qui font le grand navigateur, ont été possédés par lui; lorsque nous

l'aurons suivi dans ses courses lointaines, tantôt découvrant des îles et des archipels encore ignorés; tantôt confirmant par des explorations savantes les découvertes de ses devanciers; tantôt, naturaliste habile, enrichissant la botanique et l'entomologie d'une foule d'espèces nouvelles; tantôt philologue érudit, faisant connaître à l'Europe civilisée les mœurs, les croyances, les idiômes des peuplades encore sauvages de l'Océanie; tantôt se frayant à travers les glaces éternelles une route vers le Pôle antarctique et posant la limite que les efforts humains ne pourront sans doute dépasser (1); tantôt reportant dans les travaux du cabinet toute la persévérance qu'il avait déployée dans sa lutte contre les éléments et classant dans des ouvrages admirables d'ordre et de clarté les conquêtes nouvelles dont chacune de ses brillantes expéditions venait d'enrichir la science.

Tout à tout marin intrépide, savant éclairé, écrivain habile; doué au plus haut point de ce coup-d'œil rapide qui sait mesurer toute l'étendue du péril, de la prudence qui le fait éviter, de l'énergie qui apprend à surmonter celui qu'on n'a pu prévoir, sans doute on ne s'étonnera pas des honneurs que nous rendons en ce jour à notre célèbre compatriote; et, si quelques années ont suffi au jeune homme obscur, qui naguère traversait cette place, pour atteindre la position élevée qu'il va désormais occuper, c'est que la vie d'un grand citoyen est toujours assez longue pour lui conquérir une éternelle renommée, lorsque chacun de ses jours a été employé à accroître la dignité, la considération et la gloire de son pays.

(1) Dumont-d'Urville dépassant le cercle polaire, s'est avancé jusqu'au 66° degré de latitude australe; on annonce que le capitaine anglais James Ross, a pénétré depuis jusqu'au 77° degré, mais la relation de son expédition au pôle Sud n'est pas encore publiée et rien n'a confirmé jusqu'ici l'authenticité de l'assertion précédente.

Dumont-d'Urville avait dix-sept ans lorsque, le 1^{er} novembre 1807, il partit de Caen pour se rendre à Brest où il devait être reçu à bord du vaisseau l'*Aiglon* en qualité de novice, car il n'existait pas encore alors en France d'école de marine. Bientôt après, à la suite de brillants examens, devenu aspirant de deuxième classe; il quitta Brest, passa au Havre et de là fut envoyé à Toulon. Jusqu'alors **Dumont-d'Urville** avait consacré tout son temps, toutes les capacités de son intelligence aux études théoriques et pratiques qu'exige la science navale. A Toulon les devoirs du service lui laissent enfin quelques loisirs, il les emploie à cultiver une branche de connaissances qu'il n'a pas encore abordées, et vers lesquelles cependant, depuis ses plus jeunes années écoulées au sein des coteaux agrestes du bocage Normand, il se sent entraîné par un goût irrésistible. La botanique et l'entomologie, ces deux sciences charmantes par leur objet, attachantes par leur variété, deviennent le but de ses explorations journalières. Il ne leur demandait d'abord qu'un délassement agréable, un refuge contre les passions et les entraînements de son âge, elles lui donneront plus qu'elles n'avaient promis, elles suivront le hardi navigateur dans ses plus périlleuses entreprises, et deviendront un jour l'un de ses titres les plus précieux aux hommages du monde savant.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de la Restauration. **Dumont-d'Urville** avait senti que cette grande révolution qui venait de renverser un puissant empire et de briser tant de trônes qui s'étaient élevés sous son ombrage, allait exercer aussi une immense influence sur sa propre destinée. Il fallait renoncer aux idées belliqueuses qui l'avaient poussé dans la marine militaire; faire succéder les vertus pacifiques aux vertus guerrières; honorer notre pavillon par son savoir au lieu de le faire redouter par sa valeur. Un tel changement n'étonna pas la grande âme de **Dumont-d'Urville**; comme il s'était par de fortes études initié de bonne heure à toutes les connaissances qui font le vrai marin, aucun des devoirs qui lui sont imposés pendant la paix ne pouvait lui être étranger.

Aussi voyons-nous dès 1819 l'un de nos marins les plus distingués dans la science de l'hydrographie, M. le capitaine de vaisseau Gauthier, choisir parmi tous les jeunes officiers qui l'entouraient à Toulon, l'enseigne **Dumont-d'Urville** comme coopérateur dans la mission importante qui lui était confiée de relever les côtes de la Méditerranée et de réunir les matériaux d'une carte, depuis longtemps désirée, de tout l'archipel du Levant.

L'année suivante, la corvette la *Chevrette*, qui était rentrée à Toulon après cette expédition, reprit la mer pour entreprendre une campagne nouvelle dont l'objet était plus étendu, sinon plus important encore, que celui de la campagne précédente. Il s'agissait de relever la carte hydrographique du détroit des Dardanelles, de la mer de Marmara, du Bosphore et de la mer Noire, en étudiant surtout avec un soin particulier la côte asiatique. Le capitaine Gauthier était de nouveau chargé de ce grand travail qui réclamait toute son expérience et toute son activité. Il s'était trop bien trouvé de la coopération de **Dumont-d'Urville** pour ne pas se l'adjoindre encore dans cette savante expédition.

Après douze jours de mer, la *Chevrette* aborda l'archipel grec et jeta l'ancre sur la rade de Milo. — Milo, ce nom vous rappelle, Messieurs, l'une des plus heureuses circonstances de la vie de votre illustre compatriote. Vous savez tous comment dans la misérable cabane d'un pâtre, sous l'argile et la terre qui la déshonoraient encore, dans un bloc mutilé qu'on lui offrait d'échanger contre quelques piastres, **Dumont-d'Urville** guidé par cet instinct du beau qui est l'un des attributs du génie, reconnut l'un des plus brillants chefs-d'œuvre de l'antiquité, une statue qu'on a depuis jugée digne du ciseau de *Phidias* ou de *Praxitèle*, et qui, sous le nom de la *Vénus de Milo*, fait aujourd'hui l'un des plus précieux ornements de notre Musée de Paris. Sans doute, Messieurs, il y a du bonheur, du hasard peut-être, dans une pareille découverte, mais n'y en a-t-il pas de même

dans toutes les conquêtes que la faiblesse humaine arrache à la nature; ce que l'on peut dire avec vérité, c'est que la fortune, dans le champ de la science, accorde rarement de telles faveurs à ceux qui ne les ont pas achetées par de rudes travaux. Dumont-d'Urville avait étudié dans les auteurs originaux la topographie et les monuments de l'ancienne Grèce, longtemps avant d'être appelé à visiter cette terre classique des beaux arts et de la liberté; c'est un Pausanias à la main, son auteur favori qui ne le quittait jamais, même au milieu de ses expéditions maritimes, qu'il parcourait ces lieux qui déjà depuis longtemps lui étaient familiers; en abordant *Milo*, l'ancienne *Melos*, cette île de l'Archipel jadis illustrée par le séjour des plus célèbres sculpteurs de l'antiquité, Dumont-d'Urville s'attendait à trouver un chef-d'œuvre, il le pressentait, il le cherchait et ce n'est pas le hasard seul qui amena sous ses pas la *Vénus de Milo* (1) ou du moins c'est le même hasard qui révélait à Newton la grande loi de la gravitation, à Christophe Colomb l'Amérique.

M. le capitaine Gauthier ayant entièrement terminé son immense travail, opéra son retour à Toulon et Dumont-d'Urville reprit à terre le cours de ses occupations scientifiques. Mais bientôt, fatigué de l'inaction et de la vie uniforme d'un port de mer, il conçut le projet le plus vaste que puisse accomplir un marin et forma le plan de son premier voyage autour du monde. L'exposé qu'il en traça était écrit d'une manière à la fois si savante et si entraînante que le Ministre de la Marine, auquel il l'avait soumis, l'approuva dans son entier, et qu'il ordonna que la corvette la *Coquille* fût mise en état d'entreprendre cette longue campagne. Dumont-d'Urville qui l'avait provoquée pouvait être appelé à la diriger, le Ministre le désirait; mais, par une modestie qui n'appartient d'ordinaire qu'au mérite supérieur, il demanda que le commandement fût confié à l'un de ses

(1) C'est une notice savante rédigée par Dumont-d'Urville sur la *Vénus de Milo*, qui décida M. de Bivière, ambassadeur à Constantinople, à en faire l'acquisition pour la France.

camarades, le capitaine Duperrey, (1) officier très-instruit, dont il avait su apprécier les talents, et ne réclama pour lui-même que la modeste place de second sous le chef qu'il s'était choisi. Cette expédition fut heureuse, la *Coquille* sortie de Toulon en 1822, y rentra en 1825, après avoir effectué le tour entier du globe et recueilli de précieux documents pour toutes les branches des sciences naturelles. Dumont-d'Urville avait déployé dans cette campagne de vastes connaissances comme marin et comme naturaliste, un caractère énergique, un zèle à toute épreuve; le grade de capitaine de frégate et la croix de la légion d'honneur en fut la récompense méritée.

Cependant son activité semblait croître à mesure qu'il avançait dans la vie, comme ces nobles fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. A peine Dumont-d'Urville était resté quelques mois à terre que déjà il s'occupait d'un nouveau voyage de circum-navigation plus important, plus étendu encore que celui qu'il venait d'achever. Le ministre de la marine exigea cette fois qu'il prit le commandement en chef de l'expédition et mit à sa disposition la corvette la *Coquille* qui reçut le nom de *Astrolable* en mémoire du célèbre et trop infortuné Lapeyrouse, pour lequel Dumont-d'Urville professait la plus profonde admiration.

Nous ne nous étendrons pas ici sur les résultats de cette belle et savante campagne qui employa les années 1825, 1826, 1827 et 1828; ils ont été publiés par Dumont-d'Urville lui-même et ce serait en affaiblir le tableau que d'essayer de le résumer. Nous rappellerons seulement, comme un brillant épisode de cette glorieuse expédition, que c'est dans les affreux parages de Vanikoro que Dumont-d'Urville, après de longues recherches et des dangers inouïs, retrouva les tristes débris du naufrage des deux navires, l'*Astrolable* et la *Boussole*, commandés par l'infortuné Lapeyrouse et dont un grand nombre de navigateurs de toutes les nations, depuis bien des années, recherchaient

(1) Aujourd'hui membre de l'Académie des Sciences.

en vain les traces. Après avoir reconnu la plage inhospitale où nos malheureux compatriotes avaient sans doute trouvé la mort, et servi de pâture peut-être à de féroces cannibales, Dumont-d'Urville éleva un mausolée à leur mémoire et le salua de vingt-un coups de canon. Le bruit s'en perdit dans les grottes profondes de ces rochers déserts, mais la patrie le recueillit et sembla dès ce jour pleurer avec moins d'amertume la perte de ses enfants ! !

L'*Astrolabe* rentra à Marseille, le 25 mars 1829, après une absence de trente-cinq mois ; elle venait de parcourir près de 25,000 lieues. Le voyage de la *Coquille* n'avait été pour ainsi dire qu'une promenade pittoresque, celui de l'*Astrolabe* fut une lutte continuelle contre les éléments, contre les intempéries de climats dévorants, contre des dangers de toute espèce. Jamais Dumont-d'Urville n'avait eu à déployer davantage l'énergie de son caractère, mais sa grande âme suffisait à tout. Debout sur son gaillard d'arrière il semblait commander aux tempêtes, et son visage austère, qui prenait dans le péril une expression sublime, inspirait de la confiance au plus timide. Ni l'influence fébrile d'un fléau dévastateur qui avait moissonné une partie de son équipage, ni les hurlements sauvages des peuplades féroces de Tongatabou qui poussaient des cris de mort autour de sa mince escorte, ne purent ralentir un moment son zèle pour la science, et malgré les traverses, les fatigues et les dangers d'un pénible voyage, il rapportait de volumineux journaux d'expériences et d'observations sur la physique du globe et une cargaison tout entière d'espèces nouvelles dans toutes les branches de l'histoire naturelle, qui n'attendaient qu'une main habile pour être mises en ordre et pour prendre la place qu'elles méritaient d'occuper dans les vastes dépôts de nos collections scientifiques.

Dumont-d'Urville, nous l'avons dit, déployait dans les travaux du cabinet la même activité qu'il apportait dans tous les détails de sa vie maritime ; la persévérance était le grand pivot de son esprit mobile ; aussi dès 1835, après avoir achevé

et livré à l'impatiente curiosité du monde savant la rédaction de son dernier voyage, ouvrage immense qui restera comme l'un des plus vastes monuments élevés à la science, l'infatigable navigateur reprenait la route de Toulon. L'amour des découvertes ne s'était pas encore affaibli en lui ; plus il avait attaché à son nom de gloire et de renommée par ses deux voyages précédents, plus il se sentait l'invincible désir d'y ajouter encore. En vain les conseils de ses amis, les fréquents accès d'une goutte violente, le besoin de soigner l'éducation de son fils, se réunissaient pour le retenir au rivage, le plan d'un troisième voyage autour du monde fermentait dans sa tête et rien ne pouvait l'en détourner. La nature, chez lui, n'avait point encore réalisé tout ce qu'elle pouvait produire, c'était comme un chêne vigoureux que la sève anime encore, et qu'on eût étouffé en l'arrêtant dans son développement.

Deux corvettes, l'*Astrolabe* et la *Zélée*, furent désignées pour cette nouvelle campagne de circum-navigaton, elles avaient pour mission spéciale d'explorer les détroits de Magellan et de Torrès, et de s'avancer par une pointe hardie vers le pôle austral pour s'assurer s'il existe ou non de ce côté un continent polaire. Déjà des navigateurs Anglais et Américains avaient tenté d'éclaircir cette importante question géographique, Dumont-d'Urville la trouva digne de toute son attention, il présentait sans doute que la solution lui en était réservée.

Le 7 septembre 1837, l'*Astrolabe* et la *Zélée* appareillèrent de la rade de Toulon, et au coucher du soleil elles avaient disparu comme un point imperceptible sur la vaste étendue de la mer. Il serait impossible, sans dépasser de beaucoup les limites que je me suis prescrites, d'analyser ici les glorieux trophées qui couronnèrent cette troisième campagne plus riche encore en acquisitions scientifiques, plus féconde en brillants épisodes que les deux campagnes qui l'avaient précédée. Ce serait en effet le sujet seul d'une épopée tout entière que ces terribles assauts livrés à deux reprises différentes et sous des méridiens très-distans les uns des autres, par les équipages des deux corvettes à ces

blocs immenses de glaces éternelles qui, comme les murs d'une citadelle inexpugnable, défendent l'accès du pôle antarctique. Qu'il me suffise de dire qu'après des efforts inouis, après des combats de géants, la persévérance, le courage, la volonté de fer de Dumont-d'Urville triompha de tous les obstacles. Ces énormes montagnes de glace, ces terribles banquises, attaquées par les éperons dont les vaisseaux sont armés, divisés par les longues scies qui grincent sous la main des matelots, broyées par la mine qui les brise en éclats, consentirent enfin à lui livrer passage; l'intrépide navigateur, selon ses prévisions, vit s'ouvrir alors devant lui une mer libre, et sa persévérance fut couronnée par le plus beau succès que puisse tenter l'ambition d'un marin; au milieu de ces masses inertes qui semblent la barrière éternelle que la nature a placée entre la vie et le néant, il eut le bonheur de découvrir un continent encore ignoré, et le premier il salua cette terre nouvelle au nom du roi des Français. Le problème scientifique qui l'avait amené dans ces affreux climats se trouvait donc définitivement résolu; le pôle antarctique comme le pôle arctique s'appuyait sur une base solide, et le nom de Dumont-d'Urville allait prendre rang désormais parmi ceux des Cook, des Lapeyrouse, des Bougainville, des d'Entrecasteaux, parmi ceux enfin des plus illustres navigateurs qui ont reculé les bornes de la terre et enrichi l'univers d'un continent nouveau.

Le 7 septembre 1840, l'*Astrolabe* et la *Zélé* rentrèrent à Toulon après une absence de plus de trois années. Tous les amis de la science s'empressèrent de fêter le retour de cette mémorable expédition; mais il faut le dire, ils cherchèrent en vain dans le chef habile qui l'avait dirigée, la mâle énergie, la démarche assurée, la noble confiance en ses forces qu'ils avaient coutume d'y trouver. Les fatigues de cette laborieuse campagne, une longue et cruelle maladie, avaient fortement ébranlé la vigoureuse constitution de Dumont-d'Urville. Ce corps si droit, si nerveux autrefois, maintenant

amaigri par la souffrance, marchait courbé vers la terre. On voyait encore au récit de ses glorieux travaux s'animer cet œil d'aigle qui avait brillé si souvent au milieu du péril, mais c'était comme les dernières lueurs que jette un flambeau qui s'éteint. La grande âme de Dumont-d'Urville semblait s'être laissée surprendre aussi par la faiblesse et le découragement. Ce n'était plus cet esprit entreprenant qui, au retour d'une expédition laborieuse, déjà en méditait une autre; ce navigateur infatigable qui, comme l'athlète antique, semblait reprendre des forces nouvelles toutes les fois qu'il touchait la terre. Au milieu de ses amis, dans de longs entretiens empreints de tristesse et de mélancolie, il revenait souvent sur sa résolution arrêtée de se retirer du service. Il parlait comme Socrate de sa fin qu'il croyait prochaine, et n'exprimait plus qu'un désir, c'est que sa cendre reposât dans la retraite qu'il avait embellie, entourée de celle des trois enfants qui l'avaient précédé dans la tombe; enfin il était en proie à cette douleur sans cause, souvent plus effrayante que la souffrance véritable, parce qu'elle semble comme un lugubre avertissement du destin. Telle était la situation morale de Dumont-d'Urville lorsqu'il reçut la nouvelle de sa nomination au grade de vice-amiral qui venait de lui être conféré par le Roi. Il reçut cette faveur avec une vive reconnaissance et comme la consécration de ses glorieux services. Ce fut la seule idée consolante qui pénétra dans son âme depuis son retour à Toulon jusqu'à l'effroyable catastrophe qui termina sa noble vie.

Vous n'attendez pas, Messieurs, que dans un jour comme celui qui nous rassemble, j'afflige votre pensée en rappelant ce désastre épouvantable qui engloutit, avec tant d'autres victimes, la famille entière de votre illustre compatriote. Ce long cri de terreur qui retentit d'un bout de la France à l'autre, ce deuil religieux qui accompagna ses restes recueillis par des mains amies au milieu des débris de l'incendie, comme lui-même avait recueilli jadis ceux de Lapeyrouse sur les rochers sauvages de Vanikoro; ces discours éloquens pro-

noncés sur sa tombe par les marins les plus illustres, par les savants les plus distingués, ont satisfait à ce qu'exigeait une trop juste douleur. En présence de ce monument qui doit éterniser le nom de Dumont-d'Urville, ne laissons pénétrer dans nos cœurs que des idées consolantes et dignes de sa grande âme. Songeons que si la carrière d'un grand citoyen se mesure aux services qu'il a rendus à son pays, celle de Dumont-d'Urville a été longue, elle a été complète. Celui qui a consacré son existence au noble culte de la science, attache peu de prix à la vie alors qu'il a rempli sa tâche, et qu'importe sur cette terre quelques jours ou de plus ou de moins à celui qui doit vivre éternellement dans la mémoire de ses concitoyens !!

Je m'arrête, Messieurs, je viens de retracer aussi brièvement que le permettait un si vaste sujet, les droits que Dumont-d'Urville comme citoyen vertueux, comme savant distingué, comme marin habile, s'est acquis aux honneurs qu'il reçoit aujourd'hui; je n'abuserai pas plus longtemps de votre attention, il me tarde autant qu'à vous de voir commencer le cours des réjouissances publiques qui doivent signaler un si beau jour. Qu'il me soit cependant permis, en terminant, de vous remercier au nom des amis de la science des hommages que vous lui rendez en ce moment dans la personne de notre illustre compatriote. De tout temps, Messieurs, et chez tous les peuples, la nature, à des époques marquées par la providence, a produit des hommes transcendans, des génies supérieurs au reste de l'humanité, mais rarement ces hommes d'élite ont obtenu de leurs contemporains les honneurs qu'ils avaient mérités. Galilée rétracta dans les fers l'irréfragable vérité de ses grandes découvertes; Le Tasse expira dans un cachot; Christophe Colomb, qui avait découvert un monde, mourut dans un état voisin de l'indigence. Sans doute ces exemples, Messieurs, sont empruntés à des siècles d'ignorance, et ne se reproduiraient plus aujourd'hui; mais rendons-en grâce au progrès heureux de la civi-

lisation et surtout au perfectionnement des lois sous lesquelles nous avons le bonheur de vivre.

Grâces à elles, désormais toutes les carrières sont ouvertes au génie et à la persévérance; nul art n'est avili, tout mérite a sa gloire, et les mêmes honneurs attendent le guerrier qui défend son pays par sa valeur, et l'artisan qui l'honore par ses talents.

N'en doutez pas, Messieurs, de cet ordre de choses datera une ère nouvelle pour l'humanité. Ce concours des forces vitales et intellectuelles de tout un peuple vers un même but, celui de servir son pays, doit produire de féconds résultats. La découverte de la vapeur a changé toutes les combinaisons industrielles; les rapides communications qu'ouvrent les voies de fer menacent de bouleverser toutes nos relations commerciales; la nature n'est pas épuisée, l'esprit humain est en marche, et nul ne peut fixer le point où il s'arrêtera.

Quant à vous, Messieurs, une riche part vous est réservée dans ce champ fertile du progrès. L'industrie a depuis vingt ans doublé l'importance de votre cité, et déjà par vos travaux elle a pris l'une des premières places parmi les villes manufacturières de la France. Suivez la ligne que vous vous êtes tracée; appelez la science à seconder les bras des nombreux ouvriers qui se pressent dans vos ateliers, docile à votre voix elle vous répondra, elle seconde toujours les efforts de ceux qui savent, comme vous, l'honorer. Tant que la sagesse d'un prince éclairé nous accordera les bienfaits de la paix, faites, en occupant leur population, circuler l'abondance au sein de nos campagnes florissantes, et, fiers d'une richesse laborieusement acquise, inscrivez d'une main ferme sur le fronton de vos usines : *L'industrie donne le travail, le travail donne l'indépendance !!!*

